

Enkidou se réveilla. Il avait chaud et ses articulations étaient lourdes, comme enflées par des coups. Il s'assit dans son lit et ce mouvement lui coûta. Une douleur lui prenait les reins, irradiait son bassin en coulant dans ses cuisses. Il passa ses mains sur son visage, en soupirant. Sa peau n'avait plus le même toucher et son sang heurtait sa nuque, comme un bélier régulier un rempart. Tout son corps en était ébranlé.

Peu à peu, la mémoire lui revint. Son rêve...

Les dieux l'avaient convoqué dans la coulisse de leur conseil pour l'avertir. Il était fixé sur son sort, dorénavant. Et ce mal qui le fouillait sitôt son réveil, ce mal à l'ouvrage,

c'était la signature de leur décret; l'empreinte de leur sceau-cylindre sur la tablette de son destin. Il le savait bien.

Enkidou entama une prière de conjuration.

« Mon rêve... balbutia-t-il. Comme la fumée dans le ciel ... éparpillé... Comme une poignée de terre dans la rivière... mélangé... »

Il hésita. Il n'était plus certain de la suite. De toute façon, il n'y croyait plus. Il avait vu les dieux tellement déterminés. Il eut un geste de lassitude, se leva et se dirigea avec difficulté vers la chambre à coucher de Gilgamesh pour le réveiller.

« Enkidou va mourir ! lui confia-t-il. Les dieux l'ont décidé. »

Et il lui raconta son rêve, par le menu.

Gilgamesh l'écouta, cherchant un indice qui put inverser le sens général du songe. Mais le message était sans équivoque. Il fallait se rendre à l'évidence.

Gilgamesh regarda Enkidou. Il vit de la défaite dans ses yeux et cela le bouleversa.

« Enkidou, lui dit-il avec force, tu es vivant ! Toujours vivant ! Les dieux t'ont révélé que tu allais mourir ? La grande nouvelle ! Ils ne t'ont révélé ni le jour, ni l'heure. Et parce que tu les as vus et entendu débattre, te voici, inerte comme une orge sur l'aire de dépiquage...

Oublie les dieux, Enkidou ! S'ils te font perdre confiance, ne pense plus à eux ! Leurs projets ne sont pas

les tiens ! Leur temps n'est pas le tien ! Qu'ils gouvernent et mènent les destins à leur manière de dieux ! Mais toi, continue de vivre ta vie d'homme. Tourne-toi vers les lumières du monde et laisse-toi éblouir !... Ecoute les musiques du monde et ne cesse pas de chanter !... Le désespoir est l'éclaireur de la mort. Ne lui facilite pas la conquête en te frappant les cuisses ! Au contraire, multiplie les obstacles !... Lutte ! Tu n'es pas seul. Je suis à tes côtés. Dans cette bataille comme dans les autres ! Est-ce que tous nos combats étaient gagnés d'avance ? Souviens-toi ! Combien de fois avons-nous étonné les hommes ? Surpris les dieux eux-mêmes ?... Alors !... Vis Enkidou ! Oh, vis mon ami !... »

Enkidou sourit. L'énergie de Gilgamesh lui redonnait courage. Tout devenait simple dès qu'il parlait. Même son mal se taisait. Il le sentait refluer, se musser au fond de lui, comme un rongeur effrayé par le bruit. Mais vienne le silence, la place abandonnée se trouvait aussitôt reconquise par l'inquiétude.

« Nous verrons des médecins, promet Gilgamesh. Nous consulterons des exorcistes. Nous nous rendrons à Nippour, s'il le faut. En pèlerinage au temple d'Enlil... Et nous nous arrêterons à Isin, au sanctuaire de Goula, la déesse guérisseuse !... »

Ils virent des médecins et des fameux. Enkidou respecta leurs traitements à la lettre, s'appliqua des cataplasmes de

laurier et de térébenthine de sapin, se frotta d'onguents à base de simples, porta à son cou des amulettes adaptées à sa fièvre.

Ils consultèrent des exorcistes et Enkidou suivit leurs conseils, ajoutant leur médication à celle des médecins.

Ils se rendirent en pèlerinage au temple d'Enlil et Enkidou pria debout, mains ouvertes, devant la porte de cèdre dont il avait lui-même bûcheronné le bois, menuisé les vantaux.

Ils firent étape à Isin, au retour de Nippour et prirent le conseil de la prêtresse de Goula. Enkidou se frotta le corps comme elle avait ordonné, avec sept pains reliés par un anneau de bronze. Il cracha sur les miettes et les dispersa dans la steppe, pour que les animaux, en les mangeant, dévorent sa maladie.

Mais rien ! Aucun mieux, aucun répit ! Enkidou revint de son périple à bout de forces. Plus mal en point qu'à son départ.

A peine rentré, il s'alita. Il dormit, abruti par la fatigue. A son réveil, la maladie avait gagné. Une douleur grésillait sous sa peau, s'attaquait au charnu de ses muscles, alimentée par une purulence de ses organes qui l'entamait plus profond.

Il voulut se lever. Il tituba jusqu'à la porte de sa chambre, haletant comme un chiot, s'appuya au linteau et s'écroula. Son corps immense s'affala sur les dalles, avec un bruit de

motte. Il entendit le sol vibrer sous lui et puis des courses dans les couloirs, des cris d'alerte...

Des serviteurs accoururent, des cruches d'eau à la main, des bassins, des linges. Des médecins avec leurs aides. Et Gilgamesh, inquiet...

Enkidou ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il s'était vu tomber sans pouvoir se retenir. Il grognait d'impuissance, se redressait, tombait à nouveau, se traînait à quatre pattes et basculait encore.

Il hurla contre lui, frappa le sol qui tanguait, à coups de poing.

« Enkidou, tu es trop faible... lui dit Gilgamesh. Laisse, je vais t'aider. »

Il le redressa et l'aida à s'asseoir.

« Appuie-toi sur moi. Entoure-moi de tes bras ! »

Enkidou soufflait, ruisselait de transpiration, brûlant de fièvre.

« La steppe... murmura-t-il.

- Ne parle pas, allons... Tu t'épuises.

- Ramène Enkidou dans la steppe... Donne Enkidou aux bêtes... »

Il fut pris d'une quinte de toux et cracha dans un bassin qu'on lui tendit.

« Les faucons tombent du ciel... reprit-il en râlant. Mangent mes yeux... Les chacals mangent ma tête... Enkidou oublie tout... »

Il se redressa, fouetté par la colère et, suspendu au cou de Gilgamesh, lui hurla au visage :

« Enkidou n'est pas un homme... Pas un homme !... Tu as pris ma vie... »

Il ponctua ses mots à coups de poings et Gilgamesh accepta sans broncher, sa violence, ses reproches, sa révolte, le laissant épuiser ses forces, épancher son désespoir.

« Là-bas... » continua Enkidou faiblement et il se tut soudain, affalé sur l'épaule de Gilgamesh.

Il pensait à la steppe. Là-bas... Il serait tombé... comme une feuille à l'hiver de la sève... retourné à la terre, avec le secours des fauves, de la pluie, du vent... La nature l'aurait défait, accueilli lambeau après lambeau... Il aurait pris sa place, paisible, dans le cycle de l'humus... Là-bas, il aurait fermé les yeux et le soleil serait entré en lui... Alors que là...

Enkidou geignit et chancela, brisé par ses efforts. Gilgamesh l'allongea.

« Repose-toi, lui dit-il avec douceur. Lorsque tu iras mieux, je t'emmènerai revoir la steppe... C'est promis ! Mais prends d'abord le temps de te remettre. Sois patient. Nous partirons dès que tu seras en état de faire la route. Tu me crois ?... Tu as confiance ?...»

Enkidou sourit. Oui, il avait confiance. La douceur de Gilgamesh effaçait son amertume et il regrettait de s'être emporté. D'ailleurs, la steppe, attirée par ses pensées, était venue se poser, légère, sur le visage de son ami. C'était un signe... Il sentait des odeurs de suint, de lait caillé... Il distinguait des bêlements, des cris de bergers qui rappelaient au loin... Il vit un nuage de terre, battue par le tambourin des sabots, s'approcher, grandir...

« Gazelles !... chuchota-t-il. Belles... »

Et il sombra dans l'inconscience.

(...)

Jacques CASSABOIS
extrait de
LE ROMAN DE GILGAMESH
préface de **Jean Bottéro**

éditions Albin Michel
www.jacquescassabois.com